



## Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

140 | 2009  
2007-2008

---

### Histoire de l'Extrême-Orient prémoderne

Pierre Marsone

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/896>

ISSN : 1969-6310

#### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 388-392

ISSN : 0766-0677

#### Référence électronique

Pierre Marsone, « Histoire de l'Extrême-Orient prémoderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 140 | 2009, mis en ligne le 26 octobre 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/896>

---

Tous droits réservés : EPHE

## HISTOIRE DE L'EXTRÊME-ORIENT PRÉMODERNE

Maître de conférences : M. Pierre MARSONE

Programme de l'année 2007-2008 : I. *Histoire des empires sinisés (Liao, Jin) et de la Chine sous les Mongols : la formation de l'empire Khitan* (suite). — II. *Initiation à l'épigraphie chinoise : siècles funéraires de dignitaires ouighours à la cour mongole* (suite).

### I. *Histoire des empires sinisés (Liao, Jin) et de la Chine sous les Mongols : la formation de l'empire Khitan*

Le volet historique des conférences de cette année a poursuivi l'étude de l'origine et de la formation de l'empire des Khitan, plus connu en chinois sous le nom de dynastie Liao (907-1125). L'année précédente, nous avons traité ce thème depuis l'apparition du nom des Khitan dans l'histoire de la Chine, vers 345, jusqu'à la fin de la dynastie Sui (581-618). Le programme de cette année nous a permis de suivre l'histoire mouvementée de ce peuple tout au long de la dynastie Tang (618-907).

Dès les premières années de la dynastie Tang, le très sinophile chef Wuji, Tudiji (?-629), que nous avons vu se rallier aux Sui, montra un même attachement à la nouvelle famille régnante. C'est donc un ancêtre des Jurchen qui se rallia aux Tang le plus rapidement. Le ralliement des chefs khitan, étalé sur une dizaine d'années, fut plus progressif. En 630, l'ensemble des Khitan peuvent être considérés comme ralliés aux Tang. La même année, une coalition autour des Tang mena une campagne en Corée. Au retour, le chef khitan Kuge 窟哥 reçut des soieries et des distinctions, et huit tribus se fédérèrent autour du clan Dahe 大賀. Celui-ci ne devait pourtant pas représenter tous les Khitan puisque dans le même temps on apprend le ralliement d'un autre chef khitan, Quju 曲據, dont la tribu fut placée dans la préfecture de Xuanzhou 玄州.

La soumission des Khitan et des Xi restait cependant fragile et instable. Kuge fut promu « Grand général » mais après sa mort, vers 660, Khitan et Xi se rebellèrent et furent vivement réprimés. La révolte larvée des Khitan et des Coréens n'attendait que des troubles au sein du pouvoir chinois pour éclater avec plus de force. En 696, exaspérés par les exactions du gouverneur de Yingzhou, le gouverneur khitan de Songmo, Li Jinzhong 李盡忠, et un autre Khitan, Sun Wanrong 孫萬榮, prirent facilement cette préfecture et tuèrent son gouverneur. Les Tang durent s'y reprendre à plusieurs reprises pour mater la révolte. Par la suite, les Khitan, ralliés aux Tujue, disparurent quelque temps de la scène géopolitique. La victoire de la Chine ; le règne de Wu Zetian provoqua un recul de la puissance chinoise dans la région car, à partir de 706, le gouverneur chinois en charge des relations avec les tribus n'était plus basé à Yingzhou, mais à Youzhou (région de Pékin).

Malgré la défaite des armées chinoises devant les Xi en 712, les Khitan comprirent qu'avec l'avènement de Xuanzong (712-756) s'ouvrait l'âge d'or des Tang. En 714, le gouverneur khitan Shihuo 失活 (?-717) se rallia. Mais il mourut en 717 et son

frère cadet, Suogu 娑固 (?-718), hérita de sa charge et de ses épouses. La lune de miel diplomatique déboucha rapidement sur une période troublée : durant quinze ans, l'homme fort de l'armée, Ketuyu 可突于, fit et défit les souverains khitan. Lorsqu'il fut finalement assassiné, l'un de ses fidèles, Nieli 涅里, aussi appelé Yali, ancêtre du fondateur de l'empire Liao, mit en place une nouvelle lignée de souverains. Celle-ci commence vraiment avec Zuwu kehan, appelé Li Huaixiu 李懷秀, qui établit la dynastie Yaonian à la tête des khitan pour huit générations. L'empereur lui accorda le nom de la famille impériale et le nomma gouverneur. À ce moment, il prit son nom chinois et reçut une princesse impériale en mariage. Mais cette même année, il tua la princesse et se rebella. Après sa disparition, l'histoire des Khitan devient de plus en plus fragmentaire, ce qui s'explique par les relations distendues que les Khitan entretenirent avec la Chine durant cette période. Le nouveau *qaghan* khitan, Kailuo 楷落, repoussa tout d'abord les attaques du général rebelle des Tang, An Lushan. Or la révolte de ce dernier ayant paralysé et menacé de ruine le pouvoir central chinois, les annales historiques indiquent que les commandants militaires des frontières prirent en main leur propre sécurité à partir de l'ère Zhide (756-757) et que « la surveillance et la défense des frontières se firent plus étroites, au point qu'on ne signala quasiment plus d'incidents ». Cette relation entre la paix et l'autonomie des fonctionnaires des frontières, relevée par l'histoire officielle sans que ses causes soient expliquées, suggère de rectifier l'impression que veulent systématiquement donner les annales. Selon ces dernières, à l'exception de certaines périodes d'expansion choisie, l'empire, pacifique, apparaît toujours comme victime des agressions des ethnies frontalières ou de leurs trahisons quand celles-ci tentent de se rallier à une puissance voisine. Or, lorsque les armées chinoises partent en campagne contre les tribus, elles ne se contentent pas de décapiter les vaincus mais se servent au passage, emmenant les troupeaux et, si nécessaire, déportant la population civile pour en faire des esclaves. Les annales reconnaissent d'ailleurs que l'élément déclencheur de la révolte de 696 est l'exaspération des tribus devant les humiliations et l'exploitation que leur imposait un gouverneur. Il est donc très vraisemblable que l'empire ait plus d'une fois laissé venir, si ce n'est suscité, des heurts à la frontière afin de justifier des campagnes de répression dont le but réel était de s'assurer la mainmise sur des territoires et des peuples qui, entre la Chine et ses voisins puissants, occupaient une position stratégique importante.

Durant la deuxième moitié de l'empire Tang, Xi et Khitan choisissaient chaque année plusieurs dizaines de chefs et de notables qui se rendaient à la cour à Chang'an, où ils étaient reçus selon leur rang. Le tribut fut apporté vingt-neuf fois en quatre-vingts ans, soit, en moyenne, une fois tous les trois ans. Ces relations entre les Khitan et les Tang durent être de pure courtoisie car l'empereur ne pouvait accepter que les Khitan entretenissent en même temps des relations officielles avec l'Empire ouïghour qui contrôlait l'actuelle Mongolie. Le tribut apporté n'exprimait plus une réelle vassalité et ce relâchement des relations entre les Khitan et la Chine explique aussi le manque cruel d'informations sur l'histoire des Khitan. Pendant plusieurs décennies, seuls les noms de leurs souverains sont connus.

En 842, la défaite des Ouïghours devant les Kirghizes du Iénisseï et leur fuite vers l'actuel Xinjiang obligèrent le chef khitan Qushu 屈戌 (Yelan kehan 耶瀾可汗, r. 842 ?-860 ?) à se rallier à l'empire chinois. Sous l'ère Guangqi (885-887), les Khitan

pillèrent et soumièrent les Xi et les Shiwei, puis ils firent des incursions dans les préfectures de Youzhou et Jizhou. Mais par la suite, la réaction des gouverneurs de Youzhou, Liu Rengong puis Liu Shouguang, fut sévère et mit à mal le pouvoir de Qinde, *qaghan* Hendejin, ce qui favorisa certainement l'ascension d'Abaoji.

Abaoji naquit en 872, dans la tribu Diela. Le peu que nous savons de son enfance est entouré de légende. En 901, il devint commandant de l'escorte du *qaghan* et reçut la grande hache d'arme pour mener campagne et rallier par la force les peuples voisins, une mission dont il s'acquitta brillamment durant les années suivantes. En 906, le *qaghan* Hendejin mourut.

Selon la version officielle, Qinde avait légué par testament son trône à Abaoji. Pressé par les grands dignitaires d'accepter, Abaoji aurait décliné trois fois l'invitation. Les documents ayant subsisté émanant tous de sources officielles, nous ne saurons jamais comment les événements se déroulèrent exactement. Quoi qu'il en soit, l'avènement d'Abaoji constitue une prise du pouvoir par la lignée des premiers ministres au détriment d'une lignée de souverains qui avait duré cent cinquante ans. Il serait étonnant que ce qui a tout l'air d'un coup d'État se soit passé de façon aussi pacifique. Toujours est-il qu'en 907 Abaoji fit dresser un autel, offrit un sacrifice au Ciel et se proclama empereur.

Le nouveau monarque se trouva rapidement confronté à de multiples difficultés dont la principale était d'asseoir durablement son pouvoir, tant à l'intérieur de la nation que face aux puissances voisines. La lecture commentée des annales historiques nous a permis d'étudier, de la façon la plus détaillée possible, les neuf ans qui séparent sa prise du pouvoir (907) de l'accession au trône « à la chinoise » qu'il effectua en 916. Durant cette période, Abaoji continua évidemment d'être actif à l'extérieur, c'est-à-dire dans le domaine des conquêtes et de la politique extérieure. Dans le même temps, en politique intérieure, il dut affronter, de 911 à 914, une série de complots fomentés par ses frères, jaloux que leur aîné ne remette pas son pouvoir en jeu tous les trois ans, comme c'était la règle chez les Khitan. Les répressions étaient soigneusement maîtrisées et les meneurs jamais exécutés, malgré les récidives. Les suiveurs des complots n'étaient pas non plus éliminés indistinctement. Abaoji prit soin de châtier légèrement ou d'épargner complètement ceux qui furent obligés de suivre, des serviteurs par exemple. En 914 cependant, les condamnations se comptant par centaines, il avait visiblement décidé de mettre rapidement fin à un phénomène qui entravait gravement sa politique.

Il est ressorti de notre étude qu'Abaoji n'était pas le « conquérant sauvage » qu'on pourrait imaginer, pensant seulement à soumettre et piller. Au fur et à mesure que son pouvoir s'étendait, il créa des fonctions politiques apparemment nouvelles, comme celle de *tiyin* 惕隱. Ayant toujours à cœur d'acquiescer et de conserver la faveur du peuple, il n'hésitait pas à exécuter les petits potentats locaux qui abusaient de leurs prérogatives, créa une sorte de « brigade des recherches » chargée d'arrêter les personnes en fuite et entreprit de poser les bases d'un code pénal. Ces détails peu connus nous amènent à penser que, quand Gengis Khan confia au juge tatar Shigi Qutuqu (ca 1180-1260) la tenue des fameux « registres bleus » (*köke debter*) dans lequel tous les verdicts étaient consignés, il reprit une idée qui est au moins attestée chez Abaoji.

Le premier souverain de la dynastie khitan, qui attachait une grande importance au renforcement de l'État, développa les villes, l'artisanat et le commerce. Il aimait à rencontrer partout la population, tout au moins à travers ses délégués. Mais il travailla surtout à enrichir et renforcer les Khitan, sans pour autant modifier leurs traditions ni leur mode de vie. Abaoji mit aussi en valeur le secteur de Lindong où il établit finalement sa capitale d'apparat, Huangdu 皇都. Il créa aussi de véritables centres économiques comme la ville de Yangcheng 羊城 destinée au commerce du sel et aux échanges frontaliers. Dès 911, les « villes chinoises » étaient assez développées pour qu'il ordonnât d'y entreprendre la métallurgie. Fort de cette assise économique, le souverain khitan continua de se comporter en véritable empereur : se conformant à la tradition des souverains chinois et turcs, il faisait régulièrement immortaliser dans la pierre les mérites militaires qu'il avait acquis lors d'importantes victoires militaires.

En 915, un mystérieux « dieu de l'Un suprême, fondement du souverain » (Junji Taiyishen 君基太一神) apparut à plusieurs reprises, et l'empereur ordonna qu'on en représentât l'image. Cette divinité devait représenter l'unification de toutes les doctrines, en incluant le chamanisme khitan et la notion de Ciel si répandue parmi les peuples du Nord. Son apparition, dont on ne sait quelle forme elle revêtit, signifiait que le moment était venu pour Abaoji de se proclamer empereur « à la chinoise », ce qui se réalisa en 916 à Longhuazhou. L'extension de son pouvoir devait maintenant s'appliquer à la Chine et à des contrées plus éloignées. C'était tout le territoire sous le Ciel qui s'ouvrait devant lui.

## II. Initiation à l'épigraphie chinoise : stèles funéraires de dignitaires ouïghours à la cour mongole, la stèle des iduq qut, rois de Gaochang

Dans le prolongement de nos travaux des années précédentes sur les Ouïghours à la cour mongole des Yuan (1260-1368), nous avons traduit cette année la partie historique de la *Stèle des iduq qut, rois de Gaochang*. Retrouvée en 1933 à quinze kilomètres au nord de Wuwei, au Gansu, cette stèle est bilingue, ouïghour-chinois. Sa version ouïghoure est l'une des cinq inscriptions en ouïghour ancien ayant subsisté. La stèle ayant été brisée, seule sa moitié inférieure a été conservée, et si l'intégralité du texte chinois a pu être préservée car elle fut consignée dans une monographie du district de Wuwei<sup>1</sup> en 1749, il ne reste actuellement du texte ouïghour que la deuxième moitié de chaque colonne. Ce texte, édité en 1981 par Geng Shimin et James Hamilton<sup>2</sup>, donne des informations ponctuelles intéressantes, comme la transcription exacte du nom de l'*iduq qut* Mamuraq qu'on ne pourrait rétablir précisément à partir de sa transcription chinoise. Mais on aimerait vivement avoir un texte ouïghour plus complet car le contenu de celui-ci diffère de la version chinoise. Cette dernière fut rédigée par Yu Ji 虞集 (1272-1348) en 1331, sur ordre de l'empereur. Le lettré ne semble pas avoir mené de longues recherches. Il se contenta, pour l'histoire des Ouïghours qu'il pré-

1. [Qianlong] *Wuweixian zhi* [乾隆] 武威縣志, par Li Rujin 李如璣 et Zhang Shaomei 張昭美, éd. 1855, p. 86a-89b.
2. Geng Shimin et James Hamilton, « L'Inscription ouïgoure de la stèle commémorative des *iduq qut* de Qoço », *Turcica*, 13 (1981), p. 10-54.

tend décrire, de données extrêmement approximatives, très difficiles à relier aux éléments de l'histoire des Ouighours telle qu'on a trouvée dans les documents historiques chinois. Il évoque l'origine des Ouighours dans le secteur de Qara-qorum, en actuelle république de Mongolie, et le mythique fondateur des populations turques, Boquq *qaghan*, puis, trente générations de souverains plus tard, un certain « Yulun dijin », encore mal identifié, qui guerroya plusieurs fois avec les Tang avant de conclure la paix. Les Tang donnèrent alors une mystérieuse « princesse Lotus d'or » pour épouse à son fils, Geli dijin. Ayant mentionné une défaite des Ouighours et leur migration à Beshbaliq, Yu Ji passe en 70 ans (alors qu'il y en eut en réalité 370) de la fin de la dynastie Tang au ralliement de Barcuq Art Tegin à Gengis khan, et mentionne vaguement certains de ses successeurs : Ögrünch tegin, Mamuraq, Qocqar, Neüril tegin et Temür buqa.

Malgré ses imprécisions historiques, la stèle fournit de précieuses indications sur la douloureuse histoire des *iduq qut* et de leur peuple, obligés de migrer de Turfan à Hami puis à Yongchang au Gansu à cause de leur fidélité aux descendants de Tolui qui ne furent pas en mesure de protéger militairement ce peuple en butte aux révoltes de Duwa, des chaghataïdes et des ögödéïdes. Nous permettant de suivre toute une partie de l'histoire du peuple ouïghour, elle nous met dans le même temps en contact direct avec le problème de la division interne de l'empire Mongol, qui fut scellée dès le règne de Qubilai (1260-1295).